

RUBY ET MOI

Je n'ai jamais regardé ma sœur dans les yeux. Je n'ai jamais pris mon bain toute seule. Je n'ai jamais tendu les bras vers une lune ensorceleuse, la nuit, les pieds dans l'herbe. Je ne suis jamais allée aux toilettes dans un avion. Je n'ai jamais porté de chapeau. On ne m'a jamais embrassée comme ça. Je n'ai jamais conduit une voiture. Ni dormi d'une seule traite du soir au matin. Je n'ai jamais eu un entretien en privé. Je n'ai jamais marché en solitaire. Jamais grimpé dans un arbre. Je ne me suis jamais perdue dans une foule. Tant de choses ne me sont pas arrivées et pourtant j'ai été aimée, ô combien aimée. Et si l'occasion m'en était donnée, je vivrais mille vies comme celle que j'ai vécue pour être aimée de façon aussi absolue.

Ma sœur Ruby et moi, issues d'un seul et même ovule fertilisé, aurions dû nous scinder en deux, mais, par accident ou par miracle, nous sommes restées attachées l'une à l'autre, collées par la tête. Pour le corps médical de la planète, nous sommes les plus vieilles jumelles craniopages survivantes (nous avons vingt-neuf ans) et, pour des millions de nos contemporains dont l'intérêt pour les gens

comme nous n'est pas que sporadique, nous sommes les jumelles conjointes Rose et Ruby Darlen du comté de Baldoon. On nous a traitées de tous les noms : phénomènes, horreurs, monstres, démons, sorcières, attardées, prodiges, merveilles. Aux yeux de la plupart, nous sommes des curiosités. Mais, dans la petite ville de Leaford, où nous vivons et travaillons, nous sommes *les filles*, tout simplement.

Levez la main droite. Appuyez votre paume contre le lobe de votre oreille droite. Couvrez votre oreille et écartez les doigts – c'est par là que nous sommes unies l'une à l'autre, ma sœur et moi, nos visages pas tout à fait côte à côte, nos crânes liés par une suture de forme circulaire qui s'étend de la tempe jusqu'au lobe frontal. Au premier coup d'œil, vous croiriez peut-être vous trouver en présence de deux femmes qui s'étreignent, l'une appuyée contre l'autre, comme des sœurs.

Ruby et moi sommes de vraies jumelles et nous aurions effectivement une apparence identique, avec le front haut de notre mère et sa bouche large et charnue, si ce n'était que les traits de Ruby sont plutôt harmonieux (en fait, elle est très belle), tandis que mon visage à moi est difforme et franchement grotesque. Mon œil droit s'incline abruptement vers l'endroit où mon oreille droite se serait trouvée si la tête de ma sœur n'y avait pas poussé à sa place. Mon nez est plus long que celui de Ruby et j'ai une narine plus évasée que l'autre, étirée vers la droite par rapport à mon œil brun incliné. Ma mâchoire inférieure oblique vers la gauche, d'où ma diction pâteuse et ma voix rauque. Des plaques d'eczéma colorent mes joues, tandis que Ruby a la peau claire et sans défaut. Nos cuirs chevelus s'épousent au milieu de nos têtes unies, mais mes cheveux frisottés ont des reflets auburn, tandis que ceux de ma sœur sont bruns, fournis et

lisses. Ruby a au menton une profonde fossette que les gens trouvent attachante.

Je mesure un mètre soixante-cinq. À la naissance, mes membres étaient symétriques, proportionnels au reste de mon corps. À l'heure actuelle, ma jambe droite fait presque huit centimètres de moins que ma jambe gauche, et j'ai la colonne vertébrale comprimée, la hanche droite saillante. Tout ça parce que je trimballe ma sœur comme un bébé depuis que je suis toute petite : les minuscules cuisses de Ruby battent mes hanches, mon bras soutient son postérieur et son bras entoure depuis toujours mon cou. Ruby est ma sœur. Et aussi, bizarrement, indéniablement, mon enfant.

Notre situation n'est pas toujours sans désagrément. Ruby et moi souffrons de douleurs tantôt bénignes et tantôt aiguës au cou, aux mâchoires et aux épaules, et nous suivons des traitements de physiothérapie trois fois par semaine. Mon corps est soumis à une tension constante : je supporte le poids de Ruby, je la promène sur ma hanche, je la retourne avec effort dans notre lit et je reste perchée sur le tabouret de la salle de bains pendant ce qui me semble des heures. (Ruby a toutes sortes de problèmes intestinaux et urinaires.) Nous sommes limitées dans nos mouvements, certes, et en proie à l'inconfort, parfois, mais ni Ruby ni moi ne qualifierions notre fusion de douloureuse.

Il est difficile d'expliquer notre façon de nous déplacer. Elle s'est forgée à partir de notre naissance, au moyen de grognements, de gestes et aussi, je suppose, d'une forme de télépathie. Il y a des jours où, un peu comme tout le monde, nous sommes maladroitement et manquons de coordination. Notre symbiose naturelle est moins prononcée lorsque l'une d'entre nous (Ruby, en règle générale) est malade, mais, en

gros, nous évoluons en toute harmonie. En revanche, nous avons horreur d'agir à l'unisson, par exemple de répondre oui ou non en même temps. Nous ne finissons jamais les phrases l'une de l'autre. Nous ne pouvons ni secouer ni hocher la tête au même moment (et nous ne le ferions pas, même si nous en étions capables, pour la raison que je viens d'indiquer). Pour déterminer qui prendra l'initiative à tel ou tel moment, nous disposons d'une sorte de mécanisme d'arbitrage tacite, voire inconscient. Conflit. Compromis.

Ruby et moi partageons le même sang. Du côté gauche de mon cerveau, il circule normalement, mais, du côté droit (celui de la soudure), il passe dans le côté gauche du cerveau de ma sœur ; pour elle, c'est le contraire. Selon des estimations, nous avons en commun, outre les os crâniens, un enchevêtrement d'une centaine de veines. Nos tissus cérébraux s'imbriquent les uns dans les autres, nos systèmes vasculaires sont aussi emmêlés que des ronces, mais nos cerveaux sont distincts et fonctionnels. Mes pensées n'appartiennent qu'à moi ; les pensées de Ruby n'appartiennent qu'à elle. Nos moi se sont battus furieusement pour être uniques et, de fait, nous sommes plus différentes l'une de l'autre que la plupart des vrais jumeaux. J'aime le sport, mais aussi la lecture, tandis que Ruby, très féminine, préfère la télé. Quand Ruby est fatiguée, je n'ai presque jamais envie de me coucher. Il est rare que nous ayons faim en même temps, et nos goûts sont diamétralement opposés : je préfère les plats épicés, alors que ma sœur a un penchant suspect pour les œufs.

Ruby croit en Dieu, aux fantômes et à la réincarnation (elle refuse cependant de spéculer sur sa prochaine incarnation, comme si, en s'imaginant différente, elle craignait de nous trahir). Pour ma part, je suis d'avis que les morts n'ont

rien à espérer, sinon être évoqués de loin en loin, par le truchement d'une note de musique entêtante ou d'un passage dans un livre.

Je n'ai jamais posé les yeux sur ma sœur, sauf dans des miroirs et sur des photos, mais je connais ses gestes, le mouvement de ses muscles et de ses os aussi bien que les miens. J'aime ma sœur comme je m'aime. Et je la hais de la même façon.

Je raconte ici l'histoire de ma vie à moi. Elle s'intitule *Autobiographie d'une jumelle conjointe*. Mais, comme ma sœur soutient que le récit ne peut, en principe (« en principe » est son expression fétiche en ce moment), être considéré comme une « *autobiographie* » et qu'elle s'oppose à ce que je raconte ce qu'elle considère comme *notre* histoire, j'ai accepté de la laisser écrire certains chapitres de son point de vue. Je vais tenter de raconter mon histoire avec franchise, même si j'admets que ma vérité risque d'être légèrement différente de celle de ma sœur, et que l'écrivain est parfois obligé de boucher les trous.

Ce que je sais de l'écriture, je l'ai appris dans les livres et de ma tante Lovey qui, avec l'aide d'oncle Stash (né Stanislaus Darlensky, à Grozovo, en Slovaquie, en 1924), nous a élevées, ma sœur et moi. J'ai été admise au programme de littérature anglaise d'une université voisine, mais Ruby a refusé tout net d'y aller. Je le savais d'avance, mais j'ai malgré tout fait une demande d'admission, à seule fin d'être plainte et absoute. Ruby boudant à côté de moi, j'ai tendu la lettre d'acceptation à tante Lovey.

— Comment est-ce que je peux devenir écrivain sans étudier la littérature ? Comment est-ce que je peux devenir écrivain sans diplôme ?

S'il y a une chose dont tante Lovey a horreur, c'est l'apitoiement sur soi-même.

— Pas la peine de t'en prendre à ta sœur si tu ne deviens pas écrivain. Moi, par exemple, je ne sais pas comment fonctionne un piston, mais ça ne m'empêche pas de conduire une auto.

Le lendemain, tante Lovey m'a offert un livre intitulé *Aspects du roman* d'E. M. Forster. Elle l'avait emballé dans un reste de papier de Noël et avait collé dessus une marguerite du jardin, même s'il s'agissait d'un livre de la bibliothèque à rendre deux semaines plus tard. Puis elle m'a emmenée au supermarché où nous avons acheté un paquet de dix crayons et une réserve de blocs de papier jaune. Pendant que nous nous garions devant le magasin, Ruby a vomi par la fenêtre, ce qui a un peu gâché le moment. Tandis que tante Lovey nettoyait le flanc de l'Impala, j'ai ouvert *Aspects du roman* au hasard et lu à voix haute un passage long et compliqué où il était question de la mort et de son traitement romanesque. Tante Lovey m'a gratifiée d'un large sourire, comme si j'avais moi-même pondu ces lignes. Ruby a gémi, mais je ne saurais dire si c'était à cause de la maladie ou par jalousie.

Dès le début, Ruby a détesté ce que j'écrivais. Elle jugeait inutiles les portraits de personnages et m'accusait de tricher lorsque mes poèmes ne rimaient pas. Après avoir lu l'une de mes nouvelles, elle m'a un jour demandé :

— Pour qui écris-tu au juste, Rose ?

J'ai été piquée au vif. Pour la simple et bonne raison que je n'en savais rien. Or j'étais persuadée que j'aurais dû le savoir. Mon amour de la lecture nous avait éloignées l'une de l'autre, ma sœur et moi. Ruby n'a jamais pris plaisir à lire,

mis à part les livres pour enfants et les magazines hollywoodiens devant lesquels elle s'extasie dans les salles d'attente des médecins.

Mon amour des livres m'est venu de tante Lovey, même si je me plais à penser que ma mère biologique était d'une nature studieuse, elle aussi. On voyait rarement tante Lovey sans un livre à la main ou ouvert sur le bras de son fauteuil inclinable en vinyle brun. Elle avait transformé en entrepôt rempli de livres le solarium qui jouxtait le garde-manger, au fond de la vieille maison de ferme où nous avons grandi. Cette pièce, nous l'appelions « la bibliothèque », même si elle était dépourvue de la moindre tablette. Que des piles et des piles de livres de poche, 784 en tout, qui retenaient le froid dans les lattes et l'enduit de plâtre des murs. À la mort de tante Lovey, nous avons fait don des livres à la bibliothèque de Leaford, où, par le plus grand des hasards, nous travaillons toutes les deux. Je m'occupe du tri et du classement, tandis que Ruby fait la lecture aux élèves des écoles – pour des raisons évidentes, nous ne travaillons jamais toutes les deux en même temps. (Au cas où vous vous posez la question, chacune est rémunérée en fonction de ses propres heures de travail.) Tante Lovey répétait que, pour écrire, je devais trouver ma voix.

— Lis, disait-elle. Si tu as une voix d'écrivain, elle criera tôt ou tard : « Je suis capable d'en faire autant. »

Ma voix a crié, mais je ne parierais pas qu'elle a affirmé être capable d'en faire autant. D'aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais eu une telle confiance en moi. Si ça se trouve, ma voix a dit : « Il faut que j'en fasse autant. » Quand j'étais en huitième année, un de mes poèmes, intitulé *Lawrence*, a été publié dans le « Coin des poètes » de

l'album souvenir de l'école. Je l'avais soumis de façon anonyme ; il était donc exclu que les responsables l'aient retenu par pitié pour l'une des « filles ». Après la publication de *Lawrence* (même si je n'étais qu'une enfant et qu'il s'agissait simplement de l'album souvenir), j'ai déclaré du haut de mes quatorze ans que mon œuvre suivante serait une autobiographie. En faisant claquer ses doigts, tante Lovey s'est écriée :

— Appelle-la *Deux pour le prix d'une*. Ça serait amusant, non ? Ou encore *Double casse-tête*.

J'ai soumis soixante-sept nouvelles (l'une d'elles est parue dans *Prairie Fire*) et plusieurs centaines de poèmes (onze ont été publiés dans le *Leaford Mirror*, un dans le *Wascana Review* et quelques strophes d'un autre – ne me demandez pas pourquoi quelques strophes seulement – dans *Fiddlehead*). Cette autobiographie, je la compose dans ma tête depuis quinze ans, mais ce sont les premiers mots que je couche par écrit. Si on me demande un jour combien de temps j'ai mis à l'écrire, je serai bien embêtée.

Depuis longtemps, nous avons conscience, ma sœur et moi, d'être rares et peu banales, même si je ne me souviens pas d'un déclic particulier, d'un jour où j'aurais eu une illumination : « Tiens, les frères et les sœurs ne sont pas tous attachés les uns aux autres. » Je garde en revanche le souvenir d'une lutte. Nous devons avoir environ trois ans – j'ai fait jouer la scène dans ma tête des centaines de fois.

Elle se déroule comme suit... Dans le séjour de la vieille maison de ferme, il y a les fibres orange foncé de la moquette aux longs poils. Ma petite main disparaît entièrement dans l'épaisse toison. La pièce sent le désinfectant et la poudre à la lavande de tante Lovey. Tante Lovey nous

a déposées au centre de la pièce, Ruby et moi. Je suis sur mon séant. Ruby s'accroche à moi, se tient sur ses drôles de petites jambes ou les enroule autour de ma taille, tandis que je m'arc-boute pour la soutenir. Ruby est toujours à côté de moi. J'ai conscience d'être *moi*, mais aussi d'être *nous*.

Tante Lovey s'avance sur la moquette, chaussée de ses vieilles pantoufles roses, et pose une poupée Baby Tenderlove à l'autre bout de la salle de jeux, devant le radiateur argenté. Cette poupée est à moi. Tante Lovey m'en a fait cadeau le matin même, après avoir donné à Ruby sa poupée Kitty Talks a Little. Elle nous a regardées jouer avec elles pendant quelques minutes, puis elle nous les a enlevées sans se laisser troubler par nos sanglots. Revoici ma poupée. Seulement, elle est loin. Je tends les bras. Et je m'étire. Je sais que je n'atteindrai pas la poupée de cette manière, mais c'est ma façon de m'exprimer. Le geste signifie : « Je veux ma poupée. » Je bats des pieds, je crie. Je vois tante Lovey et oncle Stash nous observer depuis la porte. Tante Lovey dit : « Allez, Rosie. Va chercher ton bébé. Va chercher ta poupée. » Je regarde oncle Stash dans les yeux. *S'il te plaît. S'il te plaît, oncle Stash. S'il te plaît.* Il ne peut rien nous refuser, à Ruby et moi. Il s'élançait, mais tante Lovey le retient. Je hurle de plus belle. Et trépigne. Ruby gémit, frustrée et contrariée. Elle se demande où est passée sa poupée à elle. En signe de protestation, je recommence à taper sur le sol et je trépigne, puis soudain, sans le vouloir, j'avance. Je m'arrête aussitôt. Je recommence à me trémousser. Rien. Je bats des pieds et je sautille en même temps. J'avance. J'arrête de pleurer. Même manège. Je saisis ma sœur par la taille et, à grand renfort de battements de pied et de trépignements, je l'entraîne avec moi. Nous avançons. Je rectifie ma trajectoire, je corrige le

rythme de mes mouvements, je pousse avec ma main libre, j'accélère sur la moquette orange pelucheuse. Ruby signifie sa réprobation en poussant des cris perçants, serre ma taille entre ses jambes, tire sur mon cou, tente de me ralentir parce qu'elle n'est pas encore prête pour ça. Moi, je le suis. J'atteins la poupée.

Le lendemain, tante Lovey nous met au même endroit. Cette fois, c'est la poupée de Ruby qu'elle a posée devant le radiateur argenté. Et c'est au tour de Ruby d'apprendre à aller chercher ce qu'elle veut. Pour elle, cependant, le défi est beaucoup plus grand. Selon tante Lovey, elle a mis six mois à me convaincre de traverser la pièce. Peu de temps après, tante Lovey a déposé nos poupées respectives aux deux extrémités de la pièce. Un simple observateur l'aurait peut-être jugée cruelle, mais tante Lovey avait pour nous d'autres ambitions que la seule survie.

Lorsque nous avons neuf ans, elle nous a emmenées à la bibliothèque de Leaford choisir des livres où il était question de notre état. (Qu'espérait-elle trouver, au juste ? *Bienvenue dans le merveilleux monde des craniopages* ?) Ruby souffrait et souffre encore du mal des transports. Elle ne tolère pas toujours les médicaments antinauséux. Dans plus de la moitié de nos déplacements, même sur de courtes distances, elle est malade. Parfois très malade. L'affection de Ruby a limité nos vies, déjà très sédentaires. Dans mes valises, même pour les balades d'une journée, j'emporte toujours de nombreux vêtements de rechange pour nous deux. En arrière-plan de la plupart de mes souvenirs de voyage, il y a l'odeur de l'haleine de Ruby, qui sent le fromage en poudre préemballé.

En route vers la bibliothèque de Leaford, Ruby vomit deux fois ; à notre arrivée, je portais mes derniers vêtements

propres. Ruby avait l'habitude d'être malade en voiture, mais, dans ce cas particulier, je savais que la façon de conduire de tante Lovey n'était pas seule en cause. (Le lendemain, Ruby avait la varicelle – incidemment, j'ai été épargnée.)

Tante Lovey fut déçue de constater que dans le coin des enfants, à l'étage, il n'y avait aucun livre sur les jumeaux réunis par le crâne ni d'ailleurs sur d'autres formes de fusion. En route vers l'ascenseur, elle s'arrêta pour dire à la vieille femme assise au comptoir que la bibliothèque de Leaford aurait intérêt à revoir sa collection pour enfants et à y inclure un ou deux livres sur *les anomalies congénitales et les trucs du genre*.

— Surtout, ajouta-t-elle, qu'il y a des jumelles cranio-pages ici même à Leaford.

La vieille dame, une certaine Roz, à en croire le nom qui lui barrait la poitrine, portait un pull de jeune femme en laine angora mauve. Elle nous dévisagea, ma sœur et moi. Comme la plupart des habitants du comté de Baldoon, elle avait seulement entendu parler des jumelles conjointes. Elle sembla moins étonnée que la majorité de ceux qui posaient les yeux sur nous pour la première fois. Peut-être parce que, comme nous l'apprendrions plus tard, Roz connaissait quelqu'un d'aussi exceptionnel que nous, quoique de façon différente. Elle convint que les enfants de Leaford devaient être éclairés et nous escorta jusqu'à l'ascenseur. Je sentis Ruby devenir toute molle pendant la courte descente et je compris qu'elle s'était endormie. Sa fièvre montait, et je faillis dire à tante Lovey qu'il valait mieux rentrer, mais la vieille dame au pull angora nous avait conduites jusqu'à un livre de photographies (du musée Mütter de Philadelphie), rangé sur une haute

tablette dans la section des adultes. Pas question que je parte sans y avoir jeté un coup d'œil.

Sur la jaquette de l'énorme album, on voyait un daguer-réotype de Chang et Eng Bunker, jumeaux de l'ancien Siam, les célèbres siamois originels qui, réunis par la poitrine, exécutaient des acrobaties de cirque. Après avoir diverti les cours d'Europe, les frères, au milieu du XIX^e siècle, s'étaient établis en Caroline du Nord, où ils avaient épousé des sœurs non jumelles et engendré vingt et un enfants ! (C'est la plus stricte vérité.) Sur la photo, les jumeaux, vêtus de costumes sombres identiques conçus pour dissimuler la bande de chair qui les soudait l'un à l'autre à la hauteur du thorax, avaient l'air distingué. Ils vécurent jusqu'à soixante-trois ans. Un soir, Chang mourut d'une rupture de la rate. Les dernières paroles de son frère auraient été : « Je crois que je vais y aller, moi aussi. »

Tante Lovey transporta ce gros album et quelques livres plus petits vers une grande table discrète nichée au fond de la salle de lecture. Le corps endormi de Ruby était lourd à porter. Chaud. Je m'installai avec soin sur un banc étroit et je retins mon souffle pendant que tante Lovey, de sa main constellée de taches de son (à la voir, on n'aurait pas dit que ma tante avait du sang amérindien), ouvrait le livre. La première photo, en noir et blanc, présentait crûment un squelette humain gravement déformé. Tante Lovey lut la légende à voix haute :

— Squelette d'un fœtus de sept mois atteint de spina bifida et d'anencéphalie.

Elle se racla la gorge avant de passer à la page suivante, où s'exhibait une femme nue. L'étonnement venait moins de la pâle nudité de cette personne que de l'incurvation de sa

colonne vertébrale, qui la forçait à se plier à la taille, comme une lettre *r* ambulante. Je demandai à tante Lovey de lire le texte, mais elle préféra passer à la page suivante. Là, on voyait un homme d'âge moyen portant une chemise blanche amidonnée et une cravate à l'ancienne. On aurait dit qu'une énorme tumeur couleur prune avait flanqué la frousse à son œil droit, qui avait trouvé refuge au milieu de son front et décentré son nez. J'aurais aimé m'attarder un moment sur cette image, mais pas tante Lovey. À la page suivante, sur un arrière-plan en velours, figuraient les restes de bébés jumeaux conservés dans le formol, des craniopages qui, de façon incroyable et spectaculaire, étaient attachés non pas par le *côté* de la tête, comme Ruby et moi, mais par l'*arrière* du crâne, de sorte que l'un regardait devant et l'autre derrière. Les bébés flottaient dans un énorme bocal en verre, les yeux exorbités, la bouche ouverte. Sur la gencive inférieure du plus gros, on voyait l'esquisse d'une dent. Dos à dos. Postérieur à postérieur. Épave à la dérive. Ça et là, d'infimes tiges de métal apparaissaient. Avant de les enfoncer dans le bocal, on leur avait fait prendre la pose. Ils se tenaient la main. Ruby laissa entendre un sanglot, ce qui me surprit, car je ne l'avais pas sentie émerger du sommeil. Tante Lovey, les joues cramoisies, referma violemment le livre et alla le remettre à sa place.

Ruby renifla dans le mouchoir à carreaux qu'elle gardait, comme les vieilles femmes, dans sa manche. J'ouvris un petit livre rouge sans illustrations et je lus une histoire qui me hante encore, comme une musique. C'était celle de Minnie et de Marie. Elles étaient nées attachées par la poitrine (ce qui faisait d'elles des jumelles thoracopages), au pays de Galles, en 1959. À la naissance, les deux sœurs avaient un

poids combiné d'un peu plus de trois kilos. À un an et demi, elles avaient passé plus de temps à l'hôpital qu'à la maison. Minnie et Marie étaient de magnifiques bébés à la peau de porcelaine et aux épaisses boucles noires, et elles riaient plus qu'elles ne pleuraient. Souvent, elles s'embrassaient et se serraient l'une contre l'autre, mais il leur arrivait aussi de se battre furieusement. Les infirmières étaient parfois obligées de les contenir. Les petites sœurs mirent du temps à parler, mais elles communiquaient facilement entre elles. Pour une raison inconnue, elles s'appelaient l'une l'autre « Marie », mot qu'elles prononçaient « Mi¹ 20 ». En adoration devant les petites, les médecins et les infirmières utilisaient le même nom. Minnie et Marie étaient normales à tous les points de vue, sauf qu'elles partageaient un unique cœur qui, à l'approche de leur deuxième anniversaire, commença à donner des signes de défaillance.

On fit appel à des spécialistes, des chirurgiens cardiologues, thoraciques et vasculaires, qui proposèrent tous de sacrifier le bébé le plus mal en point, Marie, en cédant le cœur partagé à sa jumelle, Minnie. Prise de panique, leur mère, pressée par le temps et par les médecins qui soutenaient que l'inaction entraînerait la mort des deux petites, donna son consentement. Elle embrassa Marie une dernière fois en priant pour que le cœur commun continue de battre dans la poitrine de la petite Minnie. Il le fit, mieux que les médecins ne l'avaient espéré. Lorsque, quelques jours après l'intervention, Minnie ouvrit les yeux, les infirmières et les médecins qui s'entassaient dans la chambre applaudirent spontanément. Elle les imita, puis, se tournant

1. *Mi* ou *me*, en anglais, c'est-à-dire « moi ». (*N.d.T.*)

vers sa sœur pour l'embrasser, elle fut effrayée et décontenancée de ne pas la trouver à côté d'elle. Elle parcourut la pièce des yeux. « Mi ? », murmura-t-elle. Les infirmières et les médecins se turent. La petite regarda une fois de plus autour d'elle. « Mi ? », répéta-t-elle sur un ton suppliant. « Mi ? » Puis elle baissa les yeux et, soudain, sembla comprendre qu'on l'avait amputée de sa sœur. « Bobo », gémit-elle en touchant les pansements blancs. Elle trouva les yeux de sa mère, qui pleurait à chaudes larmes. « Mi », dit Minnie encore une fois, puis elle ferma les yeux et mourut à son tour.

À cette époque lointaine, tante Lovey me conseilla d'écrire mon histoire sans me laisser freiner par la peur et de dire les choses un peu comme elles sont, un peu comme elles pourraient être, de parler non seulement en tant que sœur conjointe, mais aussi en tant qu'être humain et femme. Bien des années plus tard, c'est exactement ce que je me propose de faire.

— Écris, m'a-t-elle conseillé, comme si tu avais la certitude de ne jamais être lue. De cette façon, tu diras la vérité.

Mais je tiens à être lue, moi, j'y tiens. Je veux faire connaître ma vraie histoire, je veux la partager avec vous.